



Note préliminaire à l'Écho n°57 de juin 1910

Je pense que la personne de PONTMARTIN (en un seul mot) dont il est question dans l'édito de l'Écho est [Armand de PONTMARTIN](#) (1811-1890), un critique littéraire né en Avignon, journaliste, écrivain et homme politique français (légitimistes)...

Il semblerait qu'au moins un moine, le père Paul, soit revenu à l'abbaye de Frigolet et que le collègue ait repris vie...

Aux élections législatives du 8 mai, le Radical-Sociale [Henri MICHEL](#) est battu par le Socialiste Unifié (ancêtre de la SFIO) [Anatole SIXTE-QUENIN](#). Il prendra la tête du journal de la SFIO *Le Populaire* vers 1920...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

N°57 de juin 1910

Sommaire

- Page 01 = Édito : lettre de Frédéric Mistral ;
- Page 02 = Courrier de Belgique, abbaye de Lefte ;
- Page 02 = Nos mutualistes ;
- Page 03 = La première communion ;
- Page 04 = La confirmation ;
- Page 05 = Le Bienheureux Gérard ; La fête de M. le Curé ; A la salle Jeanne d'Arc ; Publications de juin ; Élections législatives ; Les Missions des Prémontrés à Madagascar ; A propos du courrier militaire ; La fête de la Jeanne d'Arc ;
- Page 06 = Courrier militaire ;
- Page 08 = États religieux ;
- Page 10 = Renseignements religieux ;
- Page 12 = Qu'est ce qu'un Piston ?
- Page 13 = L'Angélus des Moissonneurs ;
- Page 14 = Un Concile en l'an 51 ou 52 ;
- Page 15 = Le Sergent-major Capucin ;
- Page 16 = La page des enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

L'ÉCHO DE BARBENTANE

Petit Bulletin Paroissial

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Passer en faisant le bien !

Conservez chaque numéro

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

Almez-vous les uns les autres.

De Frédéric Mistral

—><—
Maillane, 2 avril 1910.

Monsieur le Curé,

Vous désirez, pour votre charmant Echo de Barbentane, quelque souvenir de ma vie de poète, se rapportant à votre paroisse? Voici un toast que je portai à un dîner barbentanais qui eut lieu chez le général marquis d'Andigné, en 1872.

*Je le trouve dans mon recueil **Lis Isclo d'Or** (première édition) — qui contient, en note, la réponse de Monsieur de Pontmartin.*

Avec mes bonnes salutations.

F. MISTRAL.

Entre Vesin

Per faire bèn ço que se dèu,
Coume au tèms de la rèino Jano
E de René lou rèi fidèu,
I nobli damo dou Castèu,
Beve aquest vin de Barbentano !

* * *

Rièi beve au marqués d'Andigné
Que, dins la guerro aspro e ferouno,
Quand touto glori s'estegnié,
Soutò lou fio di canounié,
Eu, s'acampavo uno courouno.

Pièi à Moussu de Pont-Martin
Ièu porte un brinde à coupo raso,
Car es lou rèi d'aquest festin,
E dins si libre diamantin
Sa plumo d'or vau uno espaso.

*(Au Castèu de Barbentano —
lou Grand Oustau — 5 d'Outobre 1872).*

*M. de Pontmartin répondit par
la charmante improvisation que
voici :*

Quel est ton secret, cher poète?
On est triste, morne, abattu,
On se dit en courbant la tête :
Il faut songer à la retraite ;
O Dieu vengeur où donc es-tu ?

* * *

Le mal triomphe sur la terre :
A quoi bon lutter ? Je suis seul ;
Voici la nuit, que dois-je faire ?
Prier, me résigner, me taire,
Et me coucher dans mon linceul... »

* * *

Eh bien ! non, ta voix me ranime,
Mon vieux cœur s'élançe vers toi...
Tu me dis : « Faiblir est un crime ;
Oppose à l'esprit de l'abîme
L'amour, l'espérance et la foi ! »

* * *

Oui, tu dis vrai : je veux te suivre,
Toi qui me montres le chemin :
Je veux combattre, je veux vivre,
Et quand je fermerai mon livre,
Je veux qu'il tombe dans ta main !

* * *

Ce que tu crois, j'aime à le croire.
Sais-tu quel est mon idéal ?
Sur mon nom et sur ma mémoire,
Un reflet lointain de la gloire
De Mireille et de Calendal.

COURRIER DE BELGIQUE

† Abbaye de Leffe, 9 avril 1910.

Cher Monsieur le Curé,

Bénéissons le Dieu très bon des belles solennités pascales de Barbentane. Quelle douce consolation pour le cœur d'un Pasteur de voir, au jour de la grande fête, des centaines d'hommes venir s'agenouiller à la Table Eucharistique.

Combien je me réjouis d'avoir pu vous envoyer le Père Paul, pour vous aider à préparer les Communions Pascales ! La parole d'un religieux de Saint-Michel de Frigolet, après sept années d'absence, a dû ressembler à une résurrection de l'Abbaye, dans l'esprit de vos chers paroissiens.

Hélas ! Ce n'est pas encore le retour définitif. Demandons à Dieu d'abréger les années de l'exil... En attendant, etc.

FR. G. MADELAINE.
Abbé.

Du R. P. Paul, 6 avril :

«... C'est un revenant qui vous écrit ces lignes, un revenant qui conserve le souvenir le plus ému de votre chère population barbentanaise, et qui se trouve encore sous le charme du parfait accueil reçu et des délicieux instants passés à Barbentane... Je salue vos vaillants catholiques, et j'adresse à M. l'abbé Fraize un

bonjour affectueux et reconnaissant... »

*Du R. P. Godefroid Guigue,
2 Mai :*

« Merci pour les 12 ou 15 numéros de l'*Echo*. Ils sont arrivés pendant la récréation du soir et ce fut un *assaut* général. On me les arrachait; c'est le mot. Et toute la récréation sous notre cloître ouvert s'est passée à lire et à discuter, qui une date, qui *la Barben*, qui le P. Paul, qui le P. Evermode, et sa fièvre — et aussi votre serviteur. Merci de tout cœur et toujours bon succès ! »

NOS MUTUALISTES

La Société Saint-Joseph, fidèle à ses traditions, célèbre, chaque année, solennellement sa fête patronale. Le dimanche 17 avril, les sociétaires furent nombreux à la Grand'messe, rehaussée par la présence de l'*Harmonie Gauloise* — et par le concours, également précieux, de la Chorale Saint-Jean-Baptiste, qui chanta *la messe à deux voix de Léo Delibes*.

A l'Évangile, Monsieur le Curé montra que les membres de cette Société, en venant demander la bénédiction divine et celle du grand Saint Joseph, s'assurent les meilleures garanties de prospérité, de force et de durée que puisse posséder une œuvre... L'homme du *xx^e* siècle s'est cru si sûr de lui-même qu'il s'est imaginé pouvoir se passer de Dieu... Folle prétention !... Les hommes ont beau transformer

leur vie sociale, ils restent toujours les mêmes devant Dieu, qui ne cesse pas d'être le Maître souverain des choses humaines... Que nos mutualistes demeurent chrétiens, unis comme des frères... et le reste leur sera donné par surcroît !



La première Communion



Elle eut lieu le dimanche 24 avril, avec toute la solennité que comporte une aussi touchante cérémonie.

Quarante enfants y prirent part après une retraite préparatoire de trois jours.

La piété, la ferveur, le recueillement présidèrent à tous les exercices de la semaine et aux divers offices du Dimanche, de sorte que nos jeunes retraitants, ce qui est bien méritoire à leur âge, édifièrent grandement la paroisse par leur tenue exemplaire.

Le prédicateur de la retraite fut M. l'abbé Revest, que nous revoyons toujours avec plaisir parmi nous et dont la parole doctrinale, convaincue, éloquente, porta les fruits les plus heureux dans l'âme de ses auditeurs attentifs.

Le péché, la confession, la contrition, la communion, etc., tels sont les sujets habituels, auxquels l'orateur sut donner une forme agréable et accessible à son jeune auditoire, les agrémentant avec des anecdotes et des traits édifiants, tirés de la vie des saints.

Le Dimanche 24 avril, qui fut une journée idéalement printa-

nière, l'église avait reçu sa plus riche parure. Un arc de triomphe dressait son gracieux portique sur la table de communion.

Rangés sur deux rangs, tenant en main leurs beaux cierges fleuris, les enfants étaient conduits processionnellement du presbytère à la paroisse. Puis le Saint-Sacrifice de la messe commence, pendant que les choristes toujours dévouées, font entendre de suaves cantiques. Après une allocution de Monsieur le Curé, commentant cette pensée : *apportez à Jésus un cœur plein de foi, de pureté et d'amour* », nos chers enfants viennent deux à deux, profondément recueillis, recevoir leur Dieu pour la première fois. Nous n'avons pas pu voir sans une douce émotion toutes les mères et tous les pères accompagner leurs fils ou leurs filles à la sainte Table !...

A 3 h. 1/2, la même affluence se pressait dans l'église. Après le chant des vêpres, le prédicateur de la retraite fait un court et éloquent commentaire des promesses du baptême et engage fortement ses jeunes auditeurs à demeurer toute leur vie fidèles à leur serment. — L'acte de renouvellement des promesses baptismales est récité par *Henri Michel*. La consécration à la Sainte Vierge est faite par *Joséphine Bon*.

Un salut solennel du T. Saint-Sacrement clôturait cette importante cérémonie.

Le lendemain, lundi, les enfants se retrouvaient à la messe d'action de grâces. Après une courte allocution sur la persévérance, donnée par M. l'abbé Revest, et quelques recommandations faites par Monsieur le Curé qui les exhorta surtout à la pra-

tique de la *communio mensuelle*, le scapulaire de N.-Dame du Carmel leur fut imposé, comme garantie de la protection de leur Mère du Ciel.

Ils vinrent ensuite à la sacristie remercier le clergé. *Marie Jeanne Vernet* parla au nom de ses compagnes...

Et puis en route pour le Pont-du-Gard !... promenade, d'ailleurs, favorisée par une splendide journée !

La Confirmation

Monseigneur l'Archevêque arriva le Jeudi 28 Avril, à 6 heures du soir. Vers 8 heures, la *Chorale Saint-Jean-Baptiste* venait, au grand complet, se ranger dans la cour du presbytère, et chanter, sous la direction de Monsieur le Vicaire, une harmonieuse cantate.

Sa Grandeur applaudit nos vaillants chanteurs Barbentanis et les encouragea très paternellement. C'était le prélude de la solennité du lendemain.

Le vendredi 29, cérémonie à 9 heures. L'assistance est fort nombreuse. Beaucoup d'hommes, sans compter les parrains, sont présents. Pendant la sainte messe célébrée par Monsieur le Vicaire, chant du cantique : *Entends, ô divine mère...* puis du délicieux cantique provençal de M. le chanoine David, d'Avignon :

*Tant que d'aigo à la Durenço
Passara,
Bono Vierge, la Prouvenço
T amara !*

Monseigneur, ensuite, du haut de la chaire, daigne manifester sa joie de se trouver au milieu des Barbentanis. Il n'a point oublié la magnifique fête du Rosaire qu'il présida en 1907 et dont il a gardé une impression profonde. Son séjour au sein de cette paroisse si catholique, si attachée à ses traditions, lui apporte, dans sa tournée pastorale, comme un beau rayon de soleil.. Après ces encouragements, des conseils pratiques et salutaires et de précieuses et éloquentes exhortations, Sa Grandeur, assistée de M. le vicaire général Giraud, procède à la cérémonie de la Confirmation, pendant le chant du *Nous voulons Dieu...* alterné, selon l'usage, avec la récitation des dizaines du chapelet.

Enfin, toute la foule accompagne Monseigneur au presbytère, où l'une des enfants, Joséphine Fauque, lui récite un compliment, souligné par les cris unanimes de : Vive Monseigneur ! Sa Grandeur ne s'est pas contentée de recevoir des compliments ; elle a fait aussi les siens.

Deux surtout nous sont allés au cœur ; le premier concernait l'attitude recueillie des enfants ; le second, la propreté de notre chère église.

Qu'il y ait toujours ainsi parfaite harmonie entre les deux temples, le temple matériel et celui des âmes ! Rien n'a manqué à cette fête, pas même l'hommage rendu à Monseigneur par notre Municipalité !



Le Bienheureux Gérard

Fondateur et premier Grand Maître des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. (Ordre de Malte.)

C'est là le titre d'un beau livre illustré que vient de faire paraître M. le Vicaire Général Giraud, lequel voulut bien marquer son passage à Barbentane, en offrant gracieusement son ouvrage à M. le Curé, qui lui en est vivement reconnaissant.

Comme l'Ordre de Saint-Jean de Malte ne nous est pas étranger, et intéresse la paroisse à plus d'un titre (nous dirons pourquoi), le livre de M. le Chanoine F. Giraud, vicaire général d'Aix, sera à la grande satisfaction et édification de nos lecteurs, résumé dans l'*Echo*, le plus prochainement possible.

* * *

La fête de M. le Curé. 28 avril.

— Elle fait surtout honneur à ceux et celles auxquels elle fournit l'occasion de manifester les plus touchants sentiments de respect dévoué et de filial attachement au pasteur de la paroisse. C'est pourquoi nous voulons la noter ici. Nos chers petits clercs, nos aimables et fidèles choristes, les jeunes filles du patronage Jeanne d'Arc, nos intrépides chanteurs de la chorale St-Jean-Baptiste se signalèrent particulièrement dans l'expression de leurs souhaits. Les demoiselles du chœur et du patronage offrirent même un don très précieux. Cette fête eut un épilogue charmant.

A la salle Jeanne d'Arc. — Une très intéressante soirée nous fut donnée, le dimanche, 8 mai, par les jeunes filles du patronage, avec « *Un conte bleu*, » « l'acci-

nen! de la rue St-Ferréol, » « *Brouillées à mort* » et quelques chansonnettes qui obtinrent un vif succès.

— Prédications de Juin. —

Un Triduum, à l'occasion de la fête de saint Antoine de Padoue, sera prêché les 11, 12 et 13, à notre colonie italienne par le Père *Andrea Sardella, direttore del segretariato operaio della Costa azzura, Missionario degli emigrati nel varo e nelle A. M. (Tolone, rue Lafayette, 10).*

— Le 24 juin, pour notre fête patronale, notre panégyriste de Saint Jean, sera M. l'abbé Lepage, chapelain de la cathédrale de Nîmes, que nous avons été si heureux d'entendre en la retraite dernière de l'Immaculée.

Elections législatives.

* *Scrutin de ballottage du 8 mai.*

Circonscription d'Arles.

Total général. — Henri Michel, radical-socialiste, franc-maçon, blocard, qui vota toutes les lois spoliatrices et persécutrices, sortant et sorti, 7.951 voix. — Sixte Quenin, socialiste unifié, 10.040 v. *Elu.*

— **Les Missions des Prémontrés à Madagascar.** — L'abondance du *courrier militaire* ci-dessous nous force à renvoyer au numéro prochain la suite de cette si intéressante notice.

— **A propos du courrier militaire,** disons que l'idée fait son chemin et que l'exemple est suivi. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le numéro d'avril de *La Grande Revue des Bulletins Paroissiaux de la Bonne Presse*, qui loua si fort notre initiative : «... Le *courrier militaire* fait

des recrues — une douzaine déjà — parmi les Bulletinistes. C'est parfait ! »

— **La Fête de Jeanne d'Arc.** — Elle fut célébrée magnifiquement le 22 mai. Prédicateur. *M. l'abbé Lepage.* Nous y reviendrons.

Courrier Militaire

— *Emile Gonthier, 7 avril :*

« ... Deux mots pour vous dire que je suis arrivé à Dôle en bonne santé... Depuis mon arrivée je n'ai monté qu'une fois à cheval. Je suis le *mignot*... Quand quelqu'un veut dire quelque chose, les autres répondent : « Gonthier a été malade... » — J'ai donné l'Echo à M. R. qui vous remercie vivement... Mes compliments à M. l'abbé et à M. l'archiprêtre de Tarascon... »

Du même, le 5 mai : « J'ai l'honneur de vous accuser réception du charmant *Echo*... Ces *bleufards* comptent encore 533, après le jus,... mais alors que doit-on dire de nous qui sommes de la classe !... Nous avons commencé à compter les jours avec un centimètre... On compte encore 140 centimètres à faire pour pouvoir aller à Barbentane, voir son beau pays, assister à la messe... Dans la cavalerie, il n'y a pas de dimanche, et l'on vit comme les bêtes... Je profite aujourd'hui pour vous écrire d'un peu de repos que nous vaut le jour de l'Ascension... »

— *Pierre Glénat, Chambéry, 12 avril :*

« ... Mon retour de permission

me donnait un peu le cafard, mais, comme tous les camarades, ça a bien vite passé... Maintenant toutes les semaines, nous faisons des manœuvres de garnison... Dans la dernière, nous nous arrêtrâmes un moment à côté d'une église, mon lieutenant et 4 cavaliers. Voilà que M. le Curé nous apercevant alla nous chercher de quoi boire et manger. Il était 9 heures et demie ; depuis 3 heures du matin nous étions à cheval, sans avoir rien pris depuis la veille au soir. Nous avons ensuite visité l'église. Cela m'a fait plaisir et m'a rappelé de précieux souvenirs... J'envoie un amical bonjour à tous mes camarades et je n'oublie pas M. le Vicaire... »

— *Du même, le 27 avril, sur une très jolie carte :* « M. le Curé, à l'occasion de votre fête, veuillez agréer, je vous prie, mes meilleurs souhaits et mes amitiés les plus sincères et les plus respectueuses. »

— *Du même, le 5 mai :* « Merci de l'aimable *Echo* !... Ces jours-ci pour commencer le beau mois de mai, pluie et neige. Les montagnes en sont de nouveau couvertes. Le travail redouble d'un jour à l'autre. Service en campagne, école de régiment, manœuvres de garnison et mobilisation, voilà notre travail de la semaine... Quand serons-nous de la classe ! »

— *André Bertaud, Constantine, 17 avril :*

« Il n'y a que 2 jours que j'ai repris le service... mais voici qui pourra peut-être vous intéresser. A notre départ de Marseille, le temps était épouvantable, la mer était démontée, les vagues la-

vaient le pont, mieux que n'aurait pu le faire le matelot le plus expérimenté. A bord se trouvait un Pandore, de Toulouse (rien de plus naturel), qui commença à se vanter et dire qu'il avait affronté des mers bien plus méchantes, sans être jamais malade.

Je le surnommaï *Chantecler*... Or voici que quand nous eûmes fait 4 ou 500 kilomètres, notre brave représentant de la *Loa* fut pris d'un certain malaise qui ne laissait aucun doute sur son origine, le mal de mer avec toutes ses horreurs... Lorsqu'il fut obligé de descendre, les rires et les quolibets l'accompagnèrent, de sorte qu'il n'osa plus remonter sur le pont... Pour comble de malheur, s'étant endormi, il trouva à son réveil, un papier dont j'étais seul à connaître l'auteur et qui lui rappelait cruellement la défaite de *Chantecler*.

A côté du comique, il y eut du sérieux, très sérieux encore, car il s'agit de la prière du soir faite par deux enfants à haute voix — et encore dans les troisièmes. C'était au moment où la mer était plus mauvaise que jamais. Leur pauvre mère souffrait du mal de mer... L'aînée était une petite fille. Avant de se coucher, ces enfants se mirent à genoux, et sans faire attention si quelqu'un les voyait, avec ferveur, les mains jointes, ils suppliaient le bon Dieu de vouloir bien faire cesser les souffrances de leur maman... Je pensais à cette ignoble politique juive, franc-maçonne, blocarde dont tous les efforts tendent à ôter la foi de ces petites âmes qui ne demanderaient qu'à prier... »

— *Pierre Laurent, Nîmes, 26 avril, sur une belle carte repré-*

sentant l'artillerie de campagne aux Grandes Manœuvres: « Je suis heureux de vous annoncer que par décision du Colonel commandant le 38^e régiment d'artillerie, en date du 20 avril, j'ai été nommé brigadier à la 5^e batterie. Mes respectueuses salutations. »

— *Paul Ollier, Bonifacio, 24 avril*: « Vous m'excuserez de mon silence. Ce n'est pas que je ne pense point à vous... J'ai eu une contrariété peu grave — mais qui a été exagérée et qui a été beaucoup trop répandue dans *Barbentane*.

Etant ordonnance du Major, cet officier, malheureusement pour moi, eut son changement de Corps. Il est allé au 16^e Dragons à Reims.

C'est alors qu'un chef qui m'en voulait profita pour sévir contre moi, à la première occasion... Mais, en dernière analyse, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat... Je ne rougis pas d'avoir subi cette peine car j'étais innocent... Je demande à Dieu qu'il m'en donne la santé — et je tiens surtout à rassurer mes camarades de jeunesse et à leur dire que je suis toujours tel que j'étais avant de partir. Quant aux mauvaises langues, je leur pardonne, mais il m'est difficile d'oublier ce que j'en ai souffert et ce qu'elles ont fait souffrir à mes bien chers parents... »

— *J. M. Bon, Ajaccio, 27 avril*: « Excusez-moi de mon retard si prolongé dû à mes occupations. Aujourd'hui même j'ai reçu le charmant petit *Echo* avec un vif plaisir... Je l'ai lu d'un bout à l'autre, et après, il a circulé dans la chambre.

Nous avons eu les élections — et ça a chauffé. Aussi toutes les

troupes étaient consignées et il fallait rester équipé autant la nuit que le jour... Je vous assure que ce n'était pas commode... »

— *Aimé Trichelieu, Menton 1^{er} Mai* : «... J'ai eu le bonheur de rencontrer durant les manœuvres de garnison que nous avons faites le 23 avril Louis Ayme des batteries alpines.

Elles ont duré 3 jours. Ce fut très pénible... Nous avons parlé longuement de vous et de la bonne idée de ce petit journal qui contient tant de bonnes choses... C'est avec peine que j'ai vu les incidents de Corse... Très amusante la lettre d'Ardigier, et comme c'est vrai !.. Aujourd'hui, à cause du 1^{er} mai, nous sommes consignés au quartier. »

— *Louis Ayme, Nice, 1^{er} mai* : «... Je suis arrivé dimanche de Menton où je suis allé faire 4 jours de manœuvres dans les Alpes. Nous fûmes approvisionner le 27^e chasseurs de Menton et je puis vous dire que, durant ces quelques jours, nous avons travaillé. Nous nous levions à 3 heures et en avant à travers ces montagnes sans fin et ces pays sauvages... Les montagnards y sont très peu hospitaliers, à tel point qu'on refusait de nous servir — et qu'un soir, nous n'avons pu trouver un abri pour la nuit — et que nous fûmes obligés de partir, vers 7 heures, pour venir coucher à Menton, distant de 8 kilomètres. Mus partira mardi matin pour Versailles.

Je perds aussi un bon camarade d'un pays voisin de chez nous, fidèle lecteur de l'*Echo*, qui va à Nîmes... J'ai rencontré à Menton, avec joie, mon ami Trichelieu ainsi que M. Joseph Meyer qui a pu porter des nou-

velles fraîches à mes parents... »

— *J. M. Constant, Marseille, 2 Mai* : « Murrin et moi, nous sommes à Marseille pour la grève depuis 3 semaines... Nous ne savons pas le jour de notre départ, mais qu'importe; nous ne sommes pas mal et nous ne faisons rien. Hier, 1^{er} mai, on nous a fait sortir pour aller garder la Bourse, mais il n'y a rien eu... J'ai été aujourd'hui avec mes camarades à Notre-Dame de la Garde. Nous voyons Marseille comme nous ne l'aurions peut-être jamais vu.

Bonjour à M. l'abbé de ma part. »



BAPTEMES

Avril

- 12. Yolande Anne-Alexandrine Mison, à la Roche d'Acier.
Parrain : Alexis Mison.
Marraine : Anna Lunain.
- 18. Marie-Louise Charles, La Ramière.
Parrain : Louis-Guillaume Ménard.
Marraine : Marie Charles.
- 23. Joséphine-Marie-Antoinette Vigne, Castel Moisson.
Parrain : Joseph Vigne.
Marraine : Valentine Paulet.

Mai

- 1. Jeanne - Ernestine - Félicie Poiteviu.
Parrain : Ernest Fage.
Marraine : Jeanne Fontaine.
- 5. Henri-Marie-Honoré Baud, rue du Barri.
Parrain : Henri Vincent.
Marraine : Honorine Baud.

MARIAGES

Avril

- 12. Pierre Linsolas et Marguerite Thérèse Richard.
- 19. Louis Courdon et Alberine Berlandier.
- 30. Aimé Audemard et Marthe Michel.



Renseignements Religieux

LE SACREMENT DE CONFIRMATION

Sa nécessité. — Le sacrement de Confirmation ayant été institué par N.-S. J.-C., pour nous unir spécialement à l'Esprit Saint, nous communiquer ses dons précieux et nous donner la qualité et le *caractère de chrétien complet*, on ne peut douter de sa haute importance et de sa nécessité.

Sans doute, ce sacrement n'est pas nécessaire de nécessité absolue pour le salut, comme le Baptême. On peut donc être sauvé sans lui, à condition d'avoir pu sans lui satisfaire aux lois de Dieu et de l'Eglise. Mais cette victoire sur tous les nombreux ennemis de la foi et de la vertu est très douteuse sans les armes que nous donne ce sacrement et dont nous parlerons. Il est donc de *nécessité relative* pour le grand nombre, et c'est pécher gravement que de s'en priver par sa faute, surtout s'il y a mépris de ce sacrement, ou mauvais exemple, ou si l'on est trop faible pour braver les dangers ou les persécutions qui menacent la foi.

Aussi le pape Benoît XIV (bulle *Etsi pastoralis*, § 3, n. 4) ordonne-t-il aux évêques d'avertir les fidèles qu'ils se rendent coupables de péché mortel si, pouvant recevoir ce sacrement, ils y manquent par mépris ou par négligence.

De même la S. C. de la Propagande (4 mai 1774) déclare que, s'il est vrai que la Confirmation n'est pas de nécessité de moyen, c'est se rendre coupable d'un grave péché que de refuser ou négliger ce sacrement, quand l'occasion se présente de le recevoir.

D'ailleurs, si le Maître l'a institué comme le remède contre les dangers de la foi, ce serait bien désobéir et pécher gravement contre nous-mêmes, contre le souci élémentaire de notre salut éternel que de nous en passer volontairement.

Donc nécessité de précepte ou nécessité relative, c'est toujours une nécessité de fait et un *devoir rigoureux* de recevoir ce sacrement et de procurer ce bienfait aux personnes dont on est chargé.

Moyen de le recevoir. — Chaque année les évêques se transportent dans un grand nombre de localités pour donner le sacrement de Confirmation aux enfants et autres personnes préparés et présentés par leur pasteur. Si donc une personne adulte se trouve n'avoir pas encore été confirmée, elle n'a qu'à en parler au clergé de sa paroisse, qui l'informerá de la localité la plus accessible où se donnera prochainement la Confirmation ; il lui dira les conditions à remplir et sollicitera l'admission de cette personne au nombre des confirmands.

Si toutefois cette personne éprouvait trop de difficulté à se joindre à ce cortège, qu'elle sache que nos vénérés évêques se font un bonheur d'administrer ce sacrement à toute époque dans leur chapelle épiscopale.

Dans tous les cas, qu'on veuille bien consulter le clergé paroissial, qui résoudra toute difficulté, mais qu'on se garde bien de négliger et même d'ajourner la réception de ce puissant et souvent indispensable moyen de salut.

Dispositions requises. — En ce qui concerne l'âme, il faut : 1^o être *baptisé* ; 2^o être en *état*

de grâce; 3^o avoir une *instruction religieuse* suffisante touchant les principales vérités chrétiennes et spécialement le sacrement de Confirmation; 4^o savoir de mémoire l'Oraison Dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres; 5^o concevoir un vif désir de s'unir intimement à l'Esprit Sanctificateur et d'en recevoir les dons.

Il est recommandé aussi de s'y préparer par la communion le jour même où la veille.

En ce qui concerne le corps, il faut: 1^o sinon être à jeun, du moins avoir pris très sobrement la nourriture indispensable; 2^o être vêtu convenablement et simplement; 3^o avoir le visage très propre et le front bien découvert (les femmes et jeunes filles doivent se présenter à l'évêque la tête recouverte seulement d'un voile); 4^o tenir en main, pour le donner à l'assistant de l'évêque, un billet récemment signé d'un prêtre autorisé sur lequel figure très lisiblement le nom sous lequel on veut être confirmé; 5^o être accompagné d'un parrain ou d'une marraine selon son sexe.

Choix d'un nom. — Il est permis et louable de choisir un nom différent de son nom de baptême pour la Confirmation. Ce doit être un nom de saint ou de sainte. On se donne ainsi un nouveau protecteur dans le ciel.

Parrain et marraine. — Les hommes et garçons doivent avoir un parrain, les femmes et filles une marraine. Chacun peut choisir à son gré son parrain ou sa marraine parmi les personnes confirmées qu'il connaît, mais autre que son parrain ou sa marraine du baptême, autre aussi que son époux ou son épouse. Toutefois

l'évêque peut désigner le parrain ou la marraine, si l'on n'a pas fait ce choix.

Il ne faut pas oublier qu'il résulte de la Confirmation les mêmes empêchements absolus de *parenté spirituelle* que dans le Baptême.

La cérémonie. — Lorsque, après les cérémonies préliminaires, l'évêque procède aux onctions sacrées, le confirmand vient se mettre à genoux devant lui; le parrain est debout un peu en arrière et tient sa main droite *sur l'épaule droite* du confirmand; ce dernier lève un peu la tête, baisse modestement les yeux et reçoit bien pieusement l'onction sainte. Ayant reçu le léger soufflet qui termine le sacrement, le confirmand se lève, évite soigneusement de se toucher le front et va vers le prêtre chargé de l'essuyer, puis retourne à sa place pour réciter les prières que l'évêque indiquera.

Il est à regretter que l'usage du *bandeau chrismal* ne soit pas encore redevenu général. Il consiste en ce que le prêtre, après avoir essuyé le front du confirmé, l'entoure d'un bandeau apporté pour cet usage. Ce bandeau blanc et fin, sur lequel brille en évidence une croix, et que le confirmé garde sur le front au moins jusqu'à sa sortie de l'église, est pour la vie un souvenir précieux de la réception de ce sacrement, comme le brassard est le mémorial de la Première Communion.

(A suivre.)



Qu'est-ce qu'un Piston ?

Mon cher Cyprien,

Eh bien! çà y est, là. Du haut de tes 700 francs tu me regardais comme un imbécile pour qui la chose n'arriverait jamais. Toi tu as drogué deux ans, cassant des douzaines de plumes à faire des demandes qui moisissaient dans les cartons... Moi, du premier coup et sans rien casser. Ecoute-moi ça.

J'avais fait le point de direction sur la maison d'un député que je ne connais pas. Le valet de chambre, qui m'avait vu venir, m'a reçu dans ses bras et sans me laisser parler : « Entre donc à la cuisine, vieux frère, tu vas t'introduire un verre de fine dans le fusil. » Et j'introduis. Après quoi il m'introduit auprès du député.

Il ne m'a pas embrassé d'abord, non, mais quelle poignée de mains! mon cher. Et il m'a mis à l'aise de suite et si gentiment que j'avais envie de l'appeler : papa. « Eh bien! mon cher enfant, m'a-t-il dit tout d'une traite, comment va la santé, et la petite famille, et papa et maman, votre beau-père, votre femme, votre oncle, votre parrain, votre cousin; toute la généalogie, quoi. Tu sais que je suis garçon et que mon oncle est mort depuis 10 ans; mais je n'ai rien dit pour arrêter la liste. — « Tout le monde va bien, Monsieur le député, et vous la souhaitez bonne; seulement il n'y a que moi que ça ne va pas. » — « Comment, vous êtes souffrant? mais que ne le disiez-vous! je vais vous faire ser-

vir un petit verre. Holà, Celestin! Mathurine! » et la bouteille s'amène.

Entre deux lampées je lui glisse mon affaire : « Je suis, Monsieur le député, dans une noire purée, et je voudrais... » — « Vous voudriez une petite place, hein! je vois çà; un emploi soigné, peu de besogne, un joli traitement; voyons, voyons, dites-moi tout comme à votre maman. » Alors je déverse dans son gilet la botte de mes désirs : « Oh! Monsieur, pas grand'chose, une petite place de facteur rural, simple facteur rural. » Et alors il s'est levé, ses mains dans les miennes, ses bottines vernies sur mes godillots, le cher homme : « Pour çà, je vous le déclare tout de suite, c'est fait, vous pouvez y compter. » Pour le coup il m'a fallu recevoir l'embrassade définitive, et, ma foi, je me suis laissé faire, bien content.

« Allons, m'a-t-il dit, j'espère que mon comité me donnera sur vous des nouvelles, et de bonnes; car, vous savez, je connais tous mes électeurs, à une voix près (aïe!). Chauffez-moi ça, n'est-ce pas, mon cher facteur. » — Il m'a appelé son cher facteur.

Alors je me suis hâté vers papa, pour commencer à chauffer. Le vieux a d'abord ronchonné : « Ah! çà non; voter pour ton type, un franc-maçon, tu peux te fouiller, c'est pas mon homme. » Mais j'ai raconté l'histoire de ma place : « Alors, c'est différent, a-t-il dit, du moment qu'il te fait caser... » Chez mon parrain, même musique; chez mon cousin Théodule, item : « Ton député est un gremlin, mais du moment que... »

Et donc, mon vieux Cyprien, tu vois que çà n'a pas traîné;

mon affaire est dans le sac et ne m'a rien coûté.

Il y a bien pourtant quelque chose qui me reproche, comme on dit, et mon truc n'est peut-être pas tout à fait propre. Peut-être bien aussi qu'à papa, à par-rain et à Théodule ça reproche

aussi; c'est bien ennuyeux. Mon truc! celui de mon député! ça me paraît dégoûtant. Qu'en penses-tu?

Enfin, c'est fait, me voilà facteur rural.

Je te la serre. Ton collègue,
SATURNIN.

L'Angelus des Moissonneurs

Dédié au Barde BOTREL

Un rayon clair au firmament
Naît, salué par l'hirondelle,
Et du clocher — nid de dentelle —
La cloche aux travailleurs, gaîment,
Dit: « Debout! l'aurore étincelle...
Aux champs le blé, devenu blond,
Est mûr pour la moisson nouvelle,
Et ding, deng, dong,
Dong! Dong!

* * *

Midi! sur les vagues des blés
Le grand soleil darde ses flammes,
Et, par des sons légers de gammes,
Les airs en feu sont ébranlés;
La cloche dit: « Hommes et femmes,
Courage! — Achevant la moisson
Luisez, faux aux brillantes lames...
Et ding, deng, dong,
Dong! Dong!

* * *

Les oiseaux ont cessé leur chant;
Avec splendeur le jour s'achève,
Et, dans le calme du couchant,
La voix des cloches qui s'élève
Dit: « La voici l'heure de trêve!
Que de vos cœurs vers le Dieu bon
S'élançe une prière brève,
Et ding, deng, dong,
Dong! Dong!

Magali CHARDONNET.

UN CONCILE

en l'an 51 ou 52



On l'appelle le *Concile de Jérusalem*. « Un Concile, dit M. l'abbé Bergier, est une assemblée des pasteurs de l'Eglise pour décider les questions qui appartiennent à la foi, aux mœurs ou à la discipline. »

Il y en a de trois sortes.

Il y en a de *généraux* — ou si vous voulez d'*œcuméniques*, — comme par exemple celui du *Vatican* en 1870. A ces Conciles sont convoqués les évêques de toute l'Eglise.

Il y en a de *nationaux*, par exemple celui de *la Murette* en janvier 1907; tous les évêques de France y étaient.

Il y en a de *provinciaux*, qui se tiennent entre tous les évêques d'une province sous la présidence du métropolitain. Supposons que Mgr Coullié, archevêque métropolitain de Lyon, veuille tenir un concile provincial: il y convoquerait les évêques d'Autun, de Dijon, de Grenoble, de Langres et de St-Claude qui tous appartiennent à la province de Lyon.

Le Concile de l'an 51 ou 52 réunit les apôtres et les chefs de l'Eglise naissante; il a été considéré avec raison comme le modèle des conciles œcuméniques.

Quel fut l'objet de ce concile?

Parmi les gens qui se convertissaient au Christianisme, il y avait des juifs et des païens. Les juifs, non pas tous, mais un grand nombre, restaient encore attachés à la loi de Moïse et s'entêtaient à vouloir que les païens s'y soumissent, à cette loi.

Dans cette pensée, ils vinrent à *Antioche* et y jetèrent le trouble en disant aux païens convertis: « Si vous n'êtes circoncis selon la loi de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. »

Ce n'était pas du tout l'avis de *Paul* et de *Barnabé*, qui évangélisaient la ville d'Antioche. En conséquence on discute et comme on ne parvenait pas à s'entendre, on décide que *Paul* et *Barnabé* et quelques autres des leurs s'en iraient à Jérusalem vers les *Apôtres* et les *Anciens* pour traiter cette question.

On « monte » donc à Jérusalem et les Apôtres qui s'y trouvaient, à savoir saint Pierre, saint Jacques, évêque de la ville, et saint Jean font bon accueil aux délégués d'Antioche.

On s'assemble. Un groupe de Pharisiens convertis au Christianisme s'écrie: « Il faut circoncire les Gentils et leur enjoindre d'observer la loi de Moïse! »

Discussion. Pierre se lève; chef de l'Eglise, il doit parler le premier. Son discours est bref et péremptoire: La loi de Moïse étant abrogée par la loi chrétienne, il n'y a plus de raison de maintenir les observances légales qui seraient un joug insupportable. C'est la grâce de Jésus qui nous sauvera tous. Des merveilles que cette grâce accomplit au milieu des Gentils, *Paul* et *Barnabé* parlent un instant. Puis *saint Jacques* prend la parole: « N'inquiétons pas ainsi les Gentils qui se convertissent à Dieu. Qu'il leur suffise de ne pas manger des viandes offertes aux idoles, d'éviter l'impudicité (les païens ne la regardaient pas comme un désordre grave); qu'ils s'abstiennent enfin des viandes étouffées et du sang. » (Le but

de cette loi était d'adoucir les mœurs des chrétiens en leur inspirant de l'horreur pour les coutumes de certains peuples barbares qui se faisaient un plaisir sauvage de boire du sang.

Cet avis plein de sagesse prévalut. On en écrivit aux chrétiens d'Antioche et la lettre fut confiée à deux personnages éminents de Jérusalem, *Jude*, surnommé *Bar-sabas*, et *Silas*.

Les porteurs de la lettre accompagnèrent Paul et Barnabé ; dès leur arrivée à Antioche ils donnèrent connaissance de leur lettre et tous furent heureux de la consolation qu'elle renfermait.

Tel fut le Concile de l'an 51.

Il nous révèle la vitalité du christianisme naissant et cet esprit de subordination respectueuse et éclairée qui le caractérise.

Le Sergent-Major Capucin

LE général Ambert raconte le fait suivant :

A Paris, rue du Bac, un Capucin passait, sa longue robe de bure battant ses pieds nus. Un jeune homme très élégant le croise et lui jette, en poursuivant sa route, cette grossière injure : « Lâche, fainéant ! » J'allais m'interposer pour venger le religieux, quand celui-ci, m'arrêtant, me dit d'une voix très douce : « Laissez. » Puis, regardant ma rosette, il ajouta : « Si vous venez à Versailles, arrêtez-vous au couvent des Capucins et demandez le R. P. Supérieur. Il vous dira si je suis un fainéant et un lâche. »

Quelques jours après, j'étais à Versailles. « Je sais ce qui vous amène », me dit le Supérieur. Et, ouvrant un coffret, il étala, sous mes yeux émerveillés, une croix de la Légion d'honneur, et toute

une liasse de papiers qui attestaient les plus brillants états de service... enfin une balle qu'on avait extraite de la poitrine du pauvre Capucin, lorsque, sergent-major, il s'était jeté entre le fusil d'un Arabe et son commandant, dont il avait ainsi sauvé la vie.

Le hasard me fit rencontrer plus tard, dans un salon, le jeune insulteur du religieux. J'appris qu'il était le fils du général G.. Je ne résistai pas au désir d'aller le voir. Il me reçut dans un appartement luxueux. Au milieu de la boiserie se détachait le portrait de son père, en costume de général de division. « Votre père était mon intime ami », dis-je alors au jeune homme. Celui-ci, au cours de la conversation, m'avoua que le général G... avait été un pauvre capitaine et que la fortune n'était venue qu'avec les honneurs et les grades élevés. « De sorte que, si votre père était mort chef de bataillon, ajoutai-je, vous ne seriez qu'un pauvre diable. » — « Hélas ! » répondit-il en rougissant. Puis, d'un air dégagé : « La vie, voyez-vous, est un voyage rapide qu'il faut égayer en cueillant des fleurs... » — « Et en insultant les Capucins. »

Lui montrant alors le portrait de son père, je lui rappelai la vie glorieuse du général G..., sauvé jadis par le dévouement héroïque de son sergent-major. « Qu'avez-vous donc fait pour ce jeune sous-officier ? » — « Je l'ai vainement cherché. » — « Eh bien ! le Capucin que vous insultiez n'est autre que ce sergent-major. »

Je le laissai en larmes et bouleversé par cette révélation inattendue. Quelques jours plus tard, nous étions ensemble à Versailles. Le sergent-major capucin accueillit son jeune insulteur avec une indicible bonté et, lui qui avait sauvé le corps du père, sut, à force de charité et de tact, sauver l'âme du fils.

Page des Enfants

Mots d'enfants

Le petit Paul n'ayant pas été sage, on l'a mis au pain sec; mais lui, boudeur, a jeté son morceau de pain sur un banc du jardin.

Une abeille vient s'y poser.

— Quel bonheur! s'écrie Paul, elle ne sait pas que je suis au pain sec et elle va peut-être me mettre un peu de miel dessus.

* *

Mlle Lili est surprise par sa maman; elle vient de dérober des confitures, et elle en a la figure et les mains barbouillées.

— Que dirais-tu, ma fille, si tu me voyais ainsi? lui dit sa maman.

— Je dirais que tu as bien de la chance!

* *

Un jour, je fus frappé d'admiration en écoutant, de la bouche même de la mère, le trait suivant:

— Mon Pierre, me disait-elle, a une intelligence très précoce; il a, parfois, des réflexions d'une profondeur bien au-dessus de son âge. Ainsi, quelques jours après la mort de son grand-père, il me disait: « Petite mère chérie, le bon Dieu était donc bien malade pour appeler bon papa auprès de lui; mais, lorsqu'il l'aura bien soigné et guéri, il viendra nous retrouver, n'est-ce pas? »

Ce trait charmant est de Pierre Chenu-Lafitte, petit-fils du célèbre

docteur Péan; il était, alors, âgé de cinq ans.

—><—

Enigme

Enlevez-moi ma première lettre,
Enlevez-moi ma seconde lettre,
Enlevez-moi ma troisième lettre,
Enlevez-moi ma quatrième lettre,
Enlevez-moi toutes mes lettres:
Je suis toujours le même!

Qui suis-je?

—><—

Devinette

Pourquoi les Auvergnats sont-ils de bons cultivateurs?

—><—

Charade fantaisiste

Mon premier au chat plait, (chapelet)

Mon second bas ou haut est, (baouè)

Mon tout paît. (toupet)

Celui ou celle qui propose cette charade doit prononcer très vite.

(Les solutions seront données dans le numéro de juillet.)

Solutions de Mai

Charade-Enigme: Ciseaux.

Devinette: Quand on l'a tondu, parcequ'il a perdu la laine (l'haleïne).

Le sergent explique aux recrues les manœuvres en cas d'incendie:

— Voyons, questionne-t-il, vous êtes en sentinelle. Vous voyez le feu qui prend à une maison. Que faites-vous? Hein? Vous criez! Que criez-vous?

— Je crie... je crie: « Cessez le feu! »